Document généré le 7 mai 2025 11:40

Sociologie et sociétés

CyberMed

Antoine Hennion

Volume 32, numéro 2, automne 2000

Les promesses du cyberespace. Médiations, pratiques et pouvoirs à l'heure de la communication électronique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001346ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001346ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hennion, A. (2000). CyberMed. *Sociologie et sociétés*, *32*(2), 9–18. https://doi.org/10.7202/001346ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CyberMed

antoine hennion
Centre de sociologie de l'innovation
École des mines de Paris
60, boulevard Saint-Michel
75272 Paris cedex 06, France
Courriel : hennion@csi.ensmp.fr

Nous avons reçu par erreur à la rédaction de *Sociologie et sociétés* la copie d'un échange de courriels entre un membre du comité de rédaction et son amie. En voici la retranscription exacte, sans modification de la rédaction, ni à vrai dire d'autorisation de qui que ce soit dans l'affaire.

Mais Internet étant ce qu'il est, que risquons-nous ?…

>>alias@cyber.world
>>To : aliena@world.com

>>Chère Aliena mia,

>>Tiens, toi qui ne jures que par tes forums, tes sites, tes listes, ton courriel francophone et tes zimails anglophones, je te « foroirde » ce texte sur la médiation. On ne le prend pas à la revue dans le numéro dont je m'occupe, parce qu'il n'est pas dans le thème, il traite de musique (je te joins les échanges de la rédac avec l'auteur). Mais je te l'envoie car il dit en bien sur la musique tout ce que je pense en mal sur le Web — sauf le principal, c'est-à-dire qu'Internet absorbe tous les moments que tu devrais me donner…

>>Bisous zimèlesques

>>ton (toujours ?) Alias

>>>>serge proulx <proulx.serge@uqam.ca>
>>>>To : Antoine Hennion <hennion@csi.ensmp.fr>
>>>>Subject : sociologie et societes

>>>>Bonjour Antoine,
>>>>...
>>>>Si tu acceptais de contribuer à ce numéro, tu pourrais par exemple rédiger un papier d'approfondissement théorique sur la question de la médiation : c'est en effet une thématique tout à fait pertinente en regard du phénomène du cyberespace.

>>>antoine hennion <csi@csi.ensmp.fr>
>>>To : Serge Proulx <proulx.serge@uqam.ca>
>>>Subject : Re : dernier delai

>>>
>>>Cher Serge,
>>>Je pourrais bien, comme tu le proposes, fournir un texte sur la médiation à partir de ce que j'ai fait sur la musique, mais cela me gêne pour plusieurs raisons.
>>>La première, c'est que je n'ai pas fait de terrain sur le sujet alors que, plus encore qu'ailleurs, sur ce genre de sujets, il faut absolument de vraies enquêtes, et ce, d'autant plus qu'il est à la mode et que journalistes ou groupies du web s'en emparent facilement pour délirer, provoquant chez d'autres des réactions agacées mais guère mieux informées sur le mode « il n'y a rien de neuf là-dedans ».
>>>Je passe sur le rôle de rabat-joie que l'idée d'un topo théorique général, indifférent au thème du numéro, donne à la théorie, une sorte de lest fourni par des chercheurs bougons, destiné à ramener sur la terre ferme des cyberfans déjantés, du lourd pour plomber les surfeurs… Fonction de poids, certes, mais un peu trop : il faut au cyberespace une théorie sur lui, non contre lui ou au-dessus de lui.
>>>La dernière raison est plus de fond : j'ai la curieuse impression que ce que j'ai raconté sur la médiation en musique conduit exactement à une définition inverse de ce qui se passe sur le web, au moins en surface. L'intérêt de la notion de médiation, par rapport aux œuvres ou aux goûts, c'est qu'elle permet de montrer combien l'activité musicale s'inscrit dans les corps, dans les collectifs, dans des façons de faire, dans des passages, etc. La médiation n'est pas un clic, elle est pesante, elle est collective, elle passe par des corps, des objets, des temps partagés, des lieux et des moments communs… Au moins au premier coup d'œil, le web ne fait rien faire, qu'aux doigts sur le clavier, et à l'œil qui se fixe sur un écran.
>>>Il est vrai que ce sentiment même, que le même mot de « médiation » peut conduire à des impressions sur « ce que ça fait » aussi opposées, n'a pas été sans me turlupiner. Mais je n'ai pas de réponse, je ne crois pas plus à la « rêve-olution » Internet que je n'ai de raisons de mettre en doute sa nouveauté radicale. Et je ne me vois pas donner un texte sur la médiation musicale qui, sans explication, dise le contraire de ce qui semble se jouer sur le réseau !
>>>Je te fais donc lâchement faux-bond et, comble de l'hypocrisie, je te mets en annexe, pour info, le texte que j'avais en tête, pour la première version du numéro, sur la médiation (double trait vertical à gauche).
>>>Avis bienvenus, si le cœur t'en dit !
>>>Amicalement,
>>>Antoine

S'ils ont surtout été conduits à propos de la musique (je devrais plutôt dire avec son aide), mes travaux ont été centrés non sur un objet comme la musique populaire ou la musique tout court, mais sur une thématique assez obsessionnelle, celle de la médiation (le titre de la thèse que *La passion musicale*, Paris, Métailié 1993, a transformée en livre était « La médiation musicale »). Une certaine sociologie critique, centrée sur la dénonciation de l'accès inégal à la culture, nous a habitués à disqualifier la description fine d'une pratique culturelle comme un processus actif, produisant quelque chose de spécifique, passant par des techniques collectives, des savoir-faire que l'on peut observer et répertorier.

>>alias@cyber.world
>>To : aliena@world.com
>>Subject : article de Hennion

>>Certes, c'est vrai en art, mais à propos des médias la tendance a plutôt été inverse : la théorie dominante insiste sur leur rôle performatif, rituel, quitte à presque trop négliger les contenus, les informations : « *Medium is the message* » !

>aliena@world.com
>To : alias@cyber.world
>Subject : Re : article de Hennion

>Oui, mais ce n'est pas du jeu, puisque cela dépend de la valeur attribuée au domaine, en particulier de façon absolument non réflexive par le sociologue lui-même : selon qu'on parle d'art d'un côté, de médias ou d'opinion publique de l'autre, l'objet change complètement de statut et la révélation du rôle des médiateurs, hautement critique dans un cas, est banale dans l'autre !

En confrontant cette thématique de la médiation à des domaines voisins, et en remontant aux origines religieuses du problème, je voudrais tenter ici de mieux indiquer en quoi l'idée de médiation ouvre à une nouvelle sociologie des pratiques culturelles.

>Zut, il nous fait le coup de la nouvelle religion du web ?!

>>Mais non, mon Aliena, lis un peu avant de critiquer !

Le mot de médiation n'est pas tant un concept unifié qu'un ensemble sémantique très large, trop large.

>À qui le dit-il !

Selon ses usages, il prend des sens très différents : il renvoie aux techniques et aux appareils de la transmission matérielle, voire à la matérialisation même des événements artistiques, sportifs, etc., arrachés au seul domaine de la performance « live », mais il décrit tout autant les compétences spécifiques de cette performance vivante : la médiation du corps, de l'acteur, de la scène, de la voix… Il peut venir sous la plume pour dénoncer, sur un ton adornien, la transformation de l'art ou de l'expérience en culture, en un objet de consommation, son asservissement au marché (c'est le thème

sous-jacent de la « médiatisation » du monde), ou il désigne au contraire la capacité vivante d'œuvres, d'artistes, d'événements à produire en situation quelque chose d'irréductible aux objets eux-mêmes.

>Le web est-il un *méta*-espace imposant en silence sa forme à l'ensemble des relations, auxquelles il imprime son format avec la même calme détermination qu'un autre rouleau compresseur avec lequel il s'entend très bien, le marché ? ou n'est-il qu'un *infra*-circuit, sans détermination, ouvrant aux usages les plus variés ?

>>Attends, attends, il y arrivait justement…

Traduttore traditore : à un pôle de la médiation il y a toujours le soupçon. Parler de médiation (du politicien, du journaliste, du marchand…) au lieu de parler comme tout le monde de ce que la médiation fait apparaître (l'opinion publique, les événements, l'œuvre d'art…), c'est dénoncer l'illusionnisme du présentateur, refuser une vision instrumentale des dispositifs intermédiaires qu'on doit traverser pour atteindre une réalité : supports, espaces, signes, interprètes, médias, représentants, institutions, instruments… C'est insister sur le caractère « performatif » et non « constatif » de ces moyens : les lieux, les humains et les choses à travers lesquels il faut passer ne sont pas des canaux transparents, qui nous permettent de voir à travers eux une réalité indépendante de leur prestation. Tels des prestidigitateurs, ils produisent ce qu'ils montrent et ils montrent ce qu'ils produisent, sans qu'on puisse faire le départ entre l'écran et l'image, entre production de la chose et chose produite (le producteur, au sens hollywoodien : une autre figure de médiateur…).

>>Oui, on voit le problème, mais qu'en est-il du web, quand le médium est justement si léger et rapide, si instantané et étendu qu'il ne fait en effet plus que connecter sans effort et sans durée ? Quand il n'y a pas d'épaisseur du médium, que reste-t-il de la médiation ? Le rapport est trop « collé », spéculaire et non réflexif, entre la chose montrée et la monstration : le fait de montrer est la chose montrée.
>>Le médium ne devient-il pas enfin ce qu'il veut être : ce que chacun en fait et seulement cela, l'ensemble sans reste de ses usages ? Une langue sans locuteurs, un réseau enfin parfaitement indifférent à ce qu'il véhicule ?

>Ah, je vois le paradoxe où tu veux me conduire : en art ou en musique, on croit voir des objets là où ils ne sont présents que dans leurs médiations. Et on va utiliser le même mot de médiation pour parler du web, quand enfin le médium n'a plus d'adhérence, glisse sans résistance, s'efface techniquement sous ce qu'il montre, avec quoi il n'a plus de lien !
>C'est exactement l'inverse, d'une configuration à l'autre : la transparence de la musique renvoie en elle, elle naît de l'addition de médiations toutes indispensables, qui sont dans la musique même et se fondent en elle (le son, l'instrument, les notes, le jeu, l'espace, les autres…). La transparence du web renvoie hors de lui, elle est au contraire celle de sa finesse, ses fils sont si ténus qu'ils ne retiennent rien, ils vont ailleurs, chez soi, dans les banques de données, chez l'autre, sur toutes les images, tous les sons et tous les textes du monde…

>>Il y aurait médiation et médiation ?… Quel suspense insoutenable !

La médiation s'oppose à l'intermédiaire : positif lorsqu'il transmet sans corrompre, négatif lorsqu'il interrompt sans communiquer, l'intermédiaire est une médiation de l'ombre, il travaille en cachette. Comme l'écran de cinéma (ou le signifiant de la lin-

guistique), ou bien on ne le voit pas comme tel et on peut voir le film (ou entendre le sens des mots), ou bien parce qu'il est déchiré, taché (ou inaudible), on s'arrête sur lui et la communication s'arrête elle aussi. Ouvert ou bouché, c'est un tuyau, c'est le réseau de communication des ingénieurs : abonnez-vous, nous connectons, vous parlez.

>>Ah bon, mais c'est le web, ça !

>Mais non, idiot, le web ne relie rien qui n'existe avant lui, il fait son monde autour de lui en même temps qu'il l'interconnecte. Pas de @-amoureux avant le mèl, pas de joueurs en simultanées mondiales, pas de @-revues scientifiques, pas d'internationales de jeux de rôles médiévo-futuristes, de nazillons imaginaires ou de voyeurs bien sagement rangés par sites pornographiques spécialisés. Il ne relie pas des humains, il invente des correspondants aussitôt webisés, dont la réalité n'a de référent que dans le web !

Mécènes, commanditaires, marchés, académies : des premières entreprises de l'histoire sociale de l'art à la sociologie de la culture, les médiations ont toujours eu un rôle crucial dans les analyses sociales, leur dimension critique ayant très tôt été utilisée contre l'esthétisme pour rappeler que les œuvres et les goûts sont construits et socialement déterminés. Ce que j'essaie de dire finalement, c'est que, tout en le reconnaissant pleinement, la musique permet d'aller au-delà de cet aspect critique : elle permet de montrer les écrans, les moyens, les supports, les cadres de l'œuvre et du goût, comme l'approche critique, contre un discours essentialiste qui fait tout descendre d'une œuvre épurée ; mais, à la différence de l'approche critique, elle permet de ne pas jouer ces médiateurs contre l'œuvre : de la faire surgir d'eux. Les œuvres ne sont pas « déjà là », dans les rayons d'un vaste supermarché imaginaire de la musique, face à une différence des goûts elle aussi « déjà là », surdéterminée par le social. La médiation est ainsi rendue aux acteurs, elle est locale, réflexive, incertaine, ouverte, elle ne cesse de mettre en jeu l'oscillation indécidable entre critique et grâce, opacité et transparence, épreuve et évidence.

>>Les médiations épaississent la musique, elles ne la transmettent pas, elles la portent. Les médiateurs font l'objet, mais au sens exactement inverse de celui que suggérait la formule de McLuhan : ils ajoutent, ils font tenir l'objet, l'objet n'est pas le masque, le leurre apparaissant sur un écran pour dissimuler la véritable activité : la lecture commune d'un écran de projection. Canal *contre* message, ici, canal *et* message, là…

>>Mais c'est bien mon problème avec « ton » web, il n'est pas médiation, au contraire c'est l'« immédiateté » technique presque parfaite entre mots-clés et réponses (c'est bien ça le neuf, dans Internet), mais du coup il y a toujours la possibilité d'en rajouter, d'aller ailleurs, de ne pas répondre pour aller vite retrouver la même frustration plus loin.

>>Pour moi le web c'est, enfin réalisée, l'impossible immédiateté dont rêvaient les techniciens ! Et comme tous les rêves d'inventeurs, c'est un monstre lorsqu'il existe en vrai. Ce qui le caractérise, c'est bien le « clic » qui lui sert de symbole, proche du fameux « tout-tout de suite » soixante-huitard (encore une utopie de mai 68 transformée en marché lucratif, après la libération sexuelle mutée en pornographie, ou la création pour tous transformée en injonction pour cadres dynamiques…). Pas d'« épaisseur », le mot est bon, ça ne freine pas, ça accélère, et ça part tout de suite ailleurs, un autre lien, un autre correspondant sans corps, une autre image… C'est la technicisation même de la prolifération ; une seule solution : la fuite en avant. Il n'y a pas de résistance, pas de « répondance », si ça ne va pas on va ailleurs…

>>C'est la spirale du vide, contre la résistance de la plénitude des choses…

>Je ne comprends pas pourquoi dès qu'il s'agit du web, il faut perdre les pédales et devenir mystique. Tu ressembles aux pasteurs ou aux inquisiteurs paniqués par le plaisir des autres, guettant avec envie l'œuvre de Satan, appelant à la censure, à l'arrêt, à la loi, précipitant le monde dans les abîmes qu'ils croient voir dès que s'ouvre à côté d'eux l'espace de liberté qu'ils se refusent avec volupté !
>Après tout, ce n'est qu'un réseau de transmission rapide et horizontal, il n'y a qu'à en créer les usages intelligents !

>>Attends ma belle, un usage intelligent, rapide et horizontal, j'ai ce qu'il te faut !

Seuls les modernes croient que les intermédiaires ne sont que des lignes téléphoniques qui ne peuvent que marcher ou ne pas marcher, établir la communication sans qu'on s'en rende compte ou la couper irrémédiablement en cas de panne : des médias au parlement, des laboratoires aux critiques de concerts, des sondages aux syndicats, il nous faut des représentants, mais des représentants fidèles. Grâce au contrôle technique et politique des procédures, obtenons des représentations « objectives » — le double sens qu'a pris le mot, attribuant aux humains la fiabilité des choses, souligne bien que nous ne voulons plus avoir affaire qu'à la réalité elle-même. Que les intermédiaires fassent leur travail invisible et, tel le bassiste de jazz, qu'on n'en entende parler que s'il y a des couacs !

À cet intermédiaire technicien, creux, binaire (vrai/faux, on/off) s'oppose une autre définition de la médiation, dont la profondeur oubliée se déploie depuis la nuit des temps. Elle est pleine et non pas vide, elle est active et non pas critique : c'est celle de la présence. Écoutons les théologiens : Dieu n'est pas en face de nous, il vient en nous si nous passons par ses médiations, qui nous permettent de voir l'invisible. La médiation que les théologiens ont théorisée, celle de la grâce ou de la plénitude, et non celle de l'efficacité ou de la critique, c'est celle que connaissent les musiciens : l'instrument, la partition, le jeu lui-même, la « présence » de l'interprète sur scène, jusqu'au grain du son magnétique, tous ces relais nécessaires ne sont pas des commutateurs techniques, des chaînes haute-fidélité intercalées entre la musique et l'auditeur. Corps entraînés qui font des choses sans y penser, et soudain en y étant très attentifs, doigts qui sont instrumentés (les gammes, l'entraînement, les « mécanismes » du jeu), interprètes qui débordent leur technique par leur jeu, public aussi, qui cherche ce qu'il veut — l'état de public n'est pas plus donné *a priori* que celui d'interprète inspiré — tous les participants sont des producteurs de musique, appuyés les uns sur les autres, pour faire parfois apparaître la musique au milieu de nous. Sauf quelques maniaques, nous ne cherchons pas l'objectivité dans la musique, mais le transport et la grâce. Le savoir théologique, oublié, incompréhensible aux modernes, de la médiation-présence contre la médiation-absence, c'est le pain quotidien du musicien.

De quoi s'agit-il donc ? Faut-il être mystique pour goûter la musique ? Non, l'omniprésence du vocabulaire religieux pour parler de la « communion » esthétique tient plus à une carence du vocabulaire critique et moderne pour parler de notre présence

à une réalité qu'à une identité entre art et religion. La thématique religieuse permet de mettre en avant deux choses fondamentales :

- la médiation est active et productrice, elle fait la musique, elle n'en est pas le support neutre ou l'obstacle déficient ;
- et cette musique, ce n'est pas un objet extérieur, dont il n'y a qu'à contrôler la conformité à un modèle pour en juger la beauté : elle n'existe qu'en nous, si elle nous transforme, nous transporte, nous émeut.

>>Oui, présence, résistance, épaisseur, contre circulation légère, vide, sans temps ni lieu, c'est bien ce que je comprends. Et le caractère producteur de la médiation vient de ce que « ça » fait, non de ce sur quoi ça branche !

>>Le web c'est l'illusion d'un monde parfaitement transparent, sans format, une « *hidden camera* » généralisée ouverte sur le monde entier, la production en direct de la visibilité totale et immédiate, c'est le nouveau panopticon !

>Mais attends, pas si vite, toi aussi ! Qui te dit, avant que tu n'entonnes ton Foucault au rabais, qu'il n'y a pas de format propre du web ? Ça me paraît au contraire évident qu'il produit bien des formes, un format, et donc, selon tes théories, qu'il fait médiation : les sites inventent des styles, des modes de circulation, le réseau crée des modes de débat, un ton, le courriel des façons d'écrire, des façons de s'afficher… même ces caméras, elles ne « montrent » rien, elles suggèrent une distance entre voir et vivre au contraire, c'est une incroyable esthétisation de la vie privée ! En tout cas, c'est ça qui est à étudier, pas la disparition du monde réel dans les trous noirs de la réalité virtuelle !

Le goût n'est en effet ni l'affirmation libre d'un sujet ni l'activation d'un déterminisme qui permet de le rapporter à une autre réalité ; il est une activité concrète dont il est possible d'étudier les formes, les dispositifs et les pratiques, c'est un processus en situation, passant par une discipline des corps, appuyé sur des objets, disques et catalogues, salles et programmes, instruments et formations, partitions et médias. Mes travaux actuels portent sur ces *Figures de l'amateur* (avec S. Maisonneuve, Paris, La Documentation française, 2000), à travers les modalités de la passion musicale en situation. Qu'il s'agisse de la reconstruction complète de son écoute par le disque ou de ses combats avec lui-même comme instrumentiste amateur, de ses transports collectifs en concert ou de la construction de ses répertoires personnalisés à travers les médias, l'amateur est un pratiquant de l'esthétique au sens étymologique du terme, un expert en sensations savamment recherchées. C'est le sens de sa pratique : un rapport à la musique considéré comme un faire ; il ne se place pas face à l'œuvre, dans un rapport de contemplation, il se déplace dans l'œuvre, il la fait en son corps et agence son corps autour d'elle.

>Eh bien parlons-en, de l'usage actif d'Internet, de ce qu'on fait avec le web. Je reconnais qu'il y a une limite du côté de l'engagement des corps, par rapport à la boxe ou à la musique, ou encore à ce que tu penses… Mais je t'assure qu'il y a bien aussi la création d'un univers où redéfinir les rapports à l'autre, les désirs, les formats mêmes de la connaissance de soi et du monde.

>J'arrête, c'est toi qui me rend grandiloquente comme toi, moi je dis juste qu'un style se crée, et qu'il (re)fait l'homme, tranquillement, par essais-erreurs, comme l'écriture, l'imprimerie ou les médias avant le web !

>>Ah non, c'est peut-être mes origines protestantes, ou ma jalousie devant le temps que tu perds devant ton écran au lieu d'être dans mes bras, mais moi justement je trouve que c'est bien le point faible d'Internet, la pauvreté de l'engagement (du corps, du collectif, de la contrainte, du résultat partagé, etc.).

>>Le « format » dont tu parles, c'est l'avalanche, l'indifférence, la lassitude seulement relancée par la quête obsessionnelle du « lien » suivant, l'excitation du « encore un de plus ». On tape sur un clavier, on mate un écran, point. Il y a hypertrophie masturbatoire de l'imagination sur le corps. Rien à voir avec la musique, tu fais des gammes, tu écoutes, tu interprètes, tu émeus un auditoire, avec du web ? C'est la machine à se masturber, bien mieux adaptée comme prothèse à se branler qu'une poupée gonflable : fournir une femme en plastique, c'était oublier que l'érotisme solitaire c'est dans la tête et dans les images, pas dans la présence physique ! Je suis sûr que les ventes de poupées gonflables ont chuté depuis l'avènement d'Internet !

Le goût musical est un corps-à-corps sensible, en situation, avec des objets ambigus. L'interprète sait mieux que quiconque, dès qu'il pose une partition sur son pupitre l'équivoque de l'objet en musique — il joue *de* la musique, certes ; mais, tout autant, c'est le fait même de jouer qui est la musique, celle-ci n'est pas le « complément d'objet » d'une action qui lui serait externe, instrumentale. La question de fond que pose la médiation est là : à l'inverse d'une cause ou d'un effet, elle ne se détache pas de son objet. Les médiations en art ont un statut pragmatique, elles sont l'art qu'elles font apparaître, elles ne se distinguent pas du goût qu'elles suscitent.

Nous ne nous servons pas des œuvres, nous nous mettons à leur écoute — et, pour les interprètes comme pour les prêtres, à leur service ; elles-mêmes ne sont pas des objets avec lesquels entrer dans un rapport externe mais, comme le nom l'indique, les occasions d'un travail possible. Leur accès n'est pas ouvert ou fermé par un commutateur, mais progressivement déployé au fur et à mesure d'une transformation commune : la médiation ne suppose pas une apparition de l'œuvre *ex nihilo*, bien au contraire, elle suggère que « cela » vient de nos dispositions, de nos actions communes, des objets que nous rencontrons, des procédures, dispositifs, arrangements que nous produisons pour goûter les œuvres, et enfin bien sûr (le bien sûr vise les sociologues…) aussi des œuvres elles-mêmes — mais toujours indirectement, à travers un travail.

Parler de médiation c'est dire que, à partir de ces moyens mis en œuvre autour des œuvres, il s'agit bien de quelque chose qui « se passe » ; c'est un passage, cela ne laisse pas comme avant, ce dont il est question est un événement, irréductible à ses origines et à ses déterminants autant qu'à ses effets. Comprendre l'œuvre d'art ou l'émotion esthétique comme médiation, ce n'est pas se pâmer devant le génie créateur en pensant simplement que l'art tombe du ciel, c'est au contraire, dans le fil de la leçon de la sociologie critique, reprendre l'œuvre au sens étymologique du mot, comme travail, dans le détail des gestes, des corps, des habitudes, des matières, des espaces, des langages, des institutions qu'elle nécessite ; en même temps, c'est reconnaître le moment de l'œuvre et celui de sa dégustation dans ce qu'ils ont de spécifique et d'irréversible, c'est les voir comme transformation, travail productif, et non se contenter de considérer qu'on a rendu compte « socialement » de l'activité artistique une fois qu'on l'a ramenée

à un jeu à somme nulle, c'est-à-dire une fois qu'on en a fait l'illusion (même latinisée en *il-lusio*, l'enjeu) du jeu collectif de la différenciation. On ne peut si impunément ramener l'activité des humains à une vaste illusion.

On mesure là tout l'intérêt qu'il y a à étudier l'art, par rapport à l'univers des techniques ou à la théorie de la communication : l'art nous présente une figure inversée de l'importance attribuée aux personnes et aux œuvres. Ce sont les œuvres qui sont grandes, mystérieuses, actives — mais non comme objets fixes, à travers le travail de leurs médiations. Et ce sont les amateurs qui acceptent de se laisser submerger, de mettre en cause leur identité, de se transformer pour être dignes de l'œuvre, emportés, grandis, ou simplement initiés à un goût. La relation instrumentale entre un humain et un objet, le premier se servant du second pour en obtenir une fonction (c'est la définition creuse d'une médiation technique), est inversée, au profit d'une relation de sujétion acceptée, dans laquelle l'œuvre *agit* véritablement son dégustateur.

Antoine Hennion, csi, École des mines de Paris
extraits de « Le pouvoir de la musique : de la création, du goût et de la sociologie... »,
Cahiers du Cefedem, Lyon, 1998, p. 63-90]

>>Voilà bien la question : quelle est l'œuvre du web !?
>>Entre les @-amoureux sans regard, sans corps, sans clin d'œil, sans voix, et les sites sans épreuve de réalité sur ses propres déisrs ou fantasmes, qui permettent le développement d'identités collectives inassumables, qu'il s'agisse d'amateurs de scatologie, du iiie Reich ou de SF…, moi je ne suis pas convaincu.
>>Il y a bien toujours quelqu'un qui prend la place et répond, c'est bien la force malsaine du truc, mais ce quelqu'un est sans corps, sans regard, sans pesanteur (et ce n'est pas une micro-caméra qui les lui donnera !).
>>D'où la surenchère du vu, le « sur-vu », l'obscène constitutif au dispositif même qu'est le web ; et cet effet pervers, d'intimité et de proximité apparentes, dû au médium, constituant le fantasme en réalité : les pensées non transmises, à peine formulées d'ordinaire, même à soi-même, deviennent un espace pertinent de l'échange — aucun intérêt, en général, sauf peut-être dans les cercles très spécialisés, de scientifiques, d'amateurs d'un truc rare et compliqué, mais ça va dans mon sens, là c'est l'objet commun qui les « tient » ensemble et les fait durer.

>Mais tu n'en sais rien : d'où, de quel savoir, de quelles observations tiens-tu que l'internaute ne fait rien, et n'est pas fait, agi, transporté ? D'abord, cela dépend des cas. Les usages du web doivent se chercher, entre ludique et comm, info et esthétique, il y aura autant de configurations que d'activités. Il y a une véritable réorganisation des espaces du désir. Bien sûr, c'est « irréel » au départ, qu'est-ce que ça veut dire : un mythe grec ou une série télé c'est plus réel peut-être ? Mais « ça » se réalise et ça réalise, justement, à travers des supports nouveaux qui créent des espaces d'échanges littéralement inédits.
>Les liens qu'entretient avec le « réel » une telle production technologiquement assistée d'espaces et d'univers nouveaux ne sont pas à voir comme binaires, « virtuel » / « réel », mais comme un feuilletage, une production, selon la capacité différentielle, progressive à construire des allers-retours, à intégrer les retours de réalité que le dispositif même fera apparaître, qu'auront les divers formats, forums, groupes, listes, courriers et échanges. Et surtout (là je suis d'accord avec toi, mon petit Alias) à affronter les « répondances » (cf. les listes qui se créent et s'épuisent continuellement, les échanges et les « pa » sans suites, les revues en ligne

qui perdent toute autorité…), à ne pas esquiver les illusions de départ mais à rebondir sur elles pour laisser se décanter ce que le web apporte qui « tienne » la distance.

>Même les relations entre savants dans leurs groupes de discussion, et pourquoi pas le format des articles scientifiques, sont en train d'être réinventés… Il faut étudier tout ça, non spéculer sur les spirales du cyberespace ou condamner en moraliste coincé la vanité d'une connectique généralisée qui n'a plus rien à transmettre ! Que dirais-tu d'un numéro bien concret, rempli d'analyses de terrain sur le cyberespace, au lieu d'un numéro sur ton incompréhensible médiation ?!!

>Et au fait, mon gros bêta d'Alias, tu es libre ce soir, il y a une expo-vidéo-installation, en direct avec plusieurs sites… euh, pardon, je veux dire on va voir une toile et on va au resto ?

>Ta petite Aliena ! Î